

Copie

Au 87e bataillon d'infanterie
canadienne,
à Louvière, en Belgique,
12 décembre.

A M. et Mme Huguenin,
à Montréal.

Chers amis,

Chaque fois que je remarque quelque chose d'intéressant, je me dis: "Faut que j'écrive cela aux Huguenin." Mais il y en a trop, il faudrait trop de temps, ce qui fait que je vous écris tous les six mois, et toujours pour ne rien dire, ou presque.

Vous savez depuis longtemps par Alice que je suis au 87e. Maintenant que j'ai mon trou, et que je crois avoir démontré mon aptitude au commandement, ma compatibilité d'humeur, et autres qualités requises d'un officier au front, - que par conséquent je n'ai pas à craindre les repréailles, - je puis bien vous dire que je ne m'étais pas entendu avec Tremblay au 22e. Il régnait à ce moment dans ce bataillon une indiscipline qui faisait jaser, et à bon droit, tout le corps canadien. Je le dis à Tremblay, qui ne goûte pas la chose. Ma franchise, en me faisant fermer la porte du 22e, devait me condamner, après quatre mois de service, à plus d'un an de quasi-inactivité; car, à ce moment, bien qu'il y eût des soldats canadiens-français partout, les officiers canadiens-français étaient parqués dans leur bataillon. L'été dernier, quand, après des mois et des mois d'efforts, on obtint que les conscrits canadiens-français (ignorant l'anglais pour la plupart) seraient autant que possible groupés dans les mêmes bataillons sous des officiers de leur langue, je demandai à passer au 24e, de Montréal, qui fait partie de la même brigade que le 22e. Vains efforts. L'intervention de Tremblay devenu général de brigade, mais resté tout-puissant au 22e - de Tremblay excellent

soldat, mais petit esprit, et, comme tous les petits esprits, vindicatifs, - aurait suffi à expliquer mon échec; mais il y a des indices multiples que même à ce moment où l'entente parfaite entre soldats et officiers était plus que jamais nécessaire, le 24e, comme le 14e et telles autres unités mixtes que l'on pourrait nommer, ne voulait pas de nous comme officiers. J'offris de renoncer au majorat, rien n'y fit. Le général Meighen avait lui-même abandonné le commandement du camp de Bramshott pour reprendre du service en France et venait d'être nommé, comme simple lieutenant-colonel, au commandement du 87e; une lettre personnelle que je lui écrivis le toucha, il me fit venir. C'était aux deux tiers d'octobre. A mon arrivée je me trouvais sous Barré, qui après six mois d'affectations diverses, toutes aussi peu dangereuses qu'honorables, au grade de major, avait été lui aussi agréé de Meighen. Il y avait dans le bataillon près de deux cents Canadiens-Français qui ne parlaient pas l'anglais; on les groupa sous nos ordres. Je suis capitaine: c'est au moins un titre bien français. Nous avons pour camarades dans cette compagnie un capitaine Leblanc, ci-devant major au 150e, un nommé Sutton, né en Angleterre, mais parlant bien le français, et un jeune Alexander, de la Gaspésie, né à Jersey. J'oubliais un lieutenant Bédard, de Québec.

J'ai joint le 87e à Raismes, un des faubourgs de Valenciennes, et j'ai pu ainsi prendre une petite part à la délivrance de cette ville. Barré, accepté avant moi, arriva quelques heures après moi; il venait de Denain, où il avait été commandant de place. A ce moment DesRosiers et DeSerres étaient en France depuis six semaines, mais ni l'un ni l'autre n'avaient été au feu. Rappelé par la maladie de sa femme grosse et gravement atteinte d'influenza, DesRosiers - qui du reste était revenu au front à son corps défendant - est reparti pour l'Angleterre sans avoir franchi les lignes de l'arrière. Quant à DeSerres, il a conservé son grade de major, mais il est surnuméraire, et comme il avait été amené par DesRosiers et que Tremblay - sans plus de raisons d'ailleurs que dans mon propre cas - ne voulait pas de lui, le véritable commandant du 22e, le major Chassé, qui a des raisons particulières de ne pas l'aimer, en profite pour le laisser dans l'inactivité la plus complète. Au 10e de réserve, le commandement me revenait de droit, mais outre que je n'en voulais pas, -

puisque tous mes efforts tendaient vers le front, - je ne l'aurais pas obtenu, mes amis m'ayant trop tiré dans le dos. Il est passé à Hugues de Martigny, ancien capitaine-adjutant du 22e, et le sous-commandement au capitaine Bernard Languedoc, depuis promu major.

Voilà pour ce qui me concerne, et ceux des anciens 163e et 150e auxquels j'ai cru que vous vous intéressiez. Comment vous dire maintenant le centième de ce que j'ai vu et entendu depuis mon retour en France? La merveilleuse aventure! et comme je remercie le Ciel de m'avoir préparé, par toute ma vie ardente et inquiète, à en goûter pleinement l'incomparable beauté. Je ne sais encore si j'irai en Allemagne: il n'est pas impossible que je sois avant longtemps appelé d'un autre côté. Mais c'est déjà quelque chose que d'avoir vu la France rejeter ses voiles de deuil et la Belgique briser, comme Lazare, son suaire.

Rentrés dans les faubourgs de Valenciennes après la délivrance de la ville et quelques heures avant la prise de Mons, nous nous mettions le 15 novembre en route pour Coblençe. Nous ne sommes encore qu'à mi-chemin. Mais ces retards, s'ils nous ont privés du bonheur de pénétrer les premiers en Allemagne, et de constater les premiers, chez l'Allemand, cette platitude qui au témoignage de tous a remplacé son ancienne arrogance, nous ont au moins permis de nous faire, sur le cas très complexe de la Belgique, une opinion qui a maintenant des chances d'être juste. "La Belgique martyre", "le peuple de héros": cela sonnait bien, c'était bientôt dit, et, je m'empresse de le proclamer, c'était, à tout prendre, la vérité. Et pourtant, il fallait se trouver ici à cette heure précise de l'histoire du monde pour se rendre compte à n'en pas douter que l'héroïsme n'est pas, ne sera jamais, l'état d'esprit général et permanent d'aucun peuple. Les journaux belges publient en ce moment une lettre adressée durant la guerre à l'autorité militaire allemande par une loge gantoise de Templiers, qui, pour avoir du charbon, rappelle que cet ordre est allemand, et qu'un grand nombre de ses membres, professeurs à l'Université de Gand, "sont au service de l'Allemagne". Pendant que les ouvriers des villes, refusant de travailler pour l'ennemi, se contentaient du ravitaillement, forcément insuffisant, fourni par les Comités de secours étrangers, la rapacité du paysan se donnait libre cours au point d'exiger trente francs du kilo de beurre, jusqu'à huit et dix francs du

kilo de pommes de terre, trente et quarante francs du kilo de viande fraîche, trente francs du kilo de savon à lessive, trois à quatre francs d'une chandelle de suif, et ainsi de suite. L'Allemand avait besoin du paysan belge pour son propre ravitaillement: il lui a laissé le plus possible de son matériel de ferme, et, après s'être servi lui-même à des prix qui semblent, en somme, raisonnables, il a fermé les yeux sur son ignoble exploitation. Il y a une autre chose qui paraît hors de conteste et qui s'est probablement produite dans tous les pays en guerre, et c'est celle-ci: les riches peuvent avoir éprouvé, du fait de la guerre, une gêne relative, mais toute la misère a été pour les non-propriétaires. Quiconque avait quelque chose à vendre en a tout bonnement augmenté le prix dans la proportion qu'il fallait pour maintenir ses bénéfices. Le pharmacien disait: "Les Allemands ne m'ont laissé qu'un dixième de mon camphre; pour être sûr de ne rien perdre, je vendrai le solde à 750 francs le demi-kilo." (Authentique.) Le chaussurier: "Je ne vendrai plus que dix paires de chaussures par mois au lieu de cent: mettons-les à deux cents francs la paire, et ma caisse ne se ressentira pas trop des réquisitions." Et ainsi de suite. L'ouvrier, lui, sans-travail par patriotisme, vivant d'aumônes, mangeait la moitié de sa faim et allait nu-pieds. Aujourd'hui, par toute la Belgique, il y a deux classes de gens: ceux qui portent des chaussures (beaucoup de paysans sont du nombre), et ceux qui n'ont que des sabots. Dans chaque cas de chaussures qu'il m'a été permis d'examiner, j'ai constaté qu'on n'avait pas souffert physiquement; presque toujours, au contraire, le sabot disait la faim. Il est difficile de voir cela et de ne pas devenir un peu socialiste. En temps ordinaire, tout le monde court sa chance, c'est compris. Mais quand la moitié d'un peuple meurt de faim, l'autre moitié a-t-elle le droit de vivre dans l'abondance?

Entrant en Belgique par le pays des charbonnages, j'avais hâte de voir comment nos soldats s'entendraient avec les Wallons au point de vue de la langue, avec les socialistes au point de vue religieux. Eh bien, l'entente a tout de suite été parfaite. Moins démonstratif que les Français, le peuple de ce pays - je veux dire celui des villes et des villages industriels, qui forme l'immense majorité, - est bien le plus hospitalier qu'on puisse imaginer. Il n'a rien à lui. Comme nos gens, il aime

la bonne chère et le plaisir, les repas, les fêtes de famille, les danses, les concerts, les jeux, les farces. Après de cela, la religion est peu de chose. Du reste, la plupart des socialistes belges que j'ai vus n'ont rien du type qu'on nous dépeint chez nous; s'ils vont peu à la messe, ils font baptiser leurs enfants, font passer leurs morts par l'église, restent généralement en bons termes avec le curé, ont des images religieuses dans leurs maisons; ils ne sont pas collectivistes, encore moins anarchistes: pour eux, le socialisme, c'est un Etat où l'ouvrier gagnerait de quoi manger plein son ventre. Comme ils n'engagent presque jamais de discussions religieuses, Tommie-Jean-Baptiste ne s'est pas aperçu qu'il était chez des incroyants. Quant à la langue, le Wallon a pour nos gars une véritable admiration. Je faisais ces jours derniers partie d'un conseil de guerre où il fallait traduire des témoignages en anglais. Notre lieutenant Alexandre demandait à un témoin: "Qui lui a arrangé ses injures (injuries: blessures)?" Et certain sergent Paradis, né dans le Nouveau-Brunswick, posait à son tour cette question: "Qu'est-ce que t'a faite, un coup qui t'a eu fessé?" Nous n'avons donc pas que des académiciens. Mais le Belge est peu exigeant: français de Paris, français du Canada, c'est toujours pour lui du français, c'est-à-dire une langue qu'il a conscience de ne pas savoir et qui lui en impose; et comme, de son côté, il s'exprime lentement, posément, avec des circonlocutions et des gestes qui aident à le faire comprendre, l'admiration est mutuelle. Notre peuple à nous a le culte de la circonlocution. Je crois bien qu'à tout prendre le Canadien-Français est encore celui des deux qui parle le mieux. Un jour, à Mons, une boutiquière me dit: "Comme vos soldats parlent bien! Qu'il fait plaisir de les entendre!" J'ouvrais les yeux: "Madame est Belge, sans doute?" - "Pas du tout, pas du tout, je suis Française, et c'est pour cela que j'aime leur parler: ils n'ont pas, comme les Belges, la voix gutturale, et ils ne prennent pas vingt mots pour dire oui ou non." Et ça est vraiment ainsi, comme on dit en Belgique. Il faut vous dire en effet que le Belge du peuple signifie toujours son assentiment par "Ca est ainsi."

(20 décembre au soir) - J'ai commencé cette lettre à la Louvière, qui est à l'ouest de Charleroi; j'écris en ce moment de Tavier, au nord de Namur, après avoir fait étape avec notre compagnie à Courcelles-Motte, à Sombreffe, à Perwez. A ce dernier endroit je logeais chez deux très vieilles demoiselles dont l'une,

âgée de 89 ans, n'ouvrait jamais la bouche que pour dire: "En Belgique, on fait ci", "En Belgique, on fait ça", et l'autre pour ajouter à chaque phrase de la bonne (maîtresse véritable de la maison), en faisant claquer contre son palais un dentier très vénérable et un peu loose: "Ca est ainsi, ça est ainsi." Traduction littérale de l'anglais: "That is so." On relève d'ailleurs dans le langage populaire des masses d'expressions et de tournures qu'on dirait empruntées de l'anglais. A Sombreffe, où l'on parle "le pur wallon", au dire de mon hôte, un brave ouvrier brasseur qui, soit dit en passant, travaille encore pour 3 francs par jour et ne mange que des pommes de terre bouillies, - à Sombreffe, dis-je, l'hôtesse s'excusait de ne pouvoir me faire certain raccommodage parce qu'elle n'avait que du "noir fil". Juge un peu si ce n'eût pas été le pur wallon! De temps à autre, j'entends un soldat dire aux camarades que le belge, c'est du drôle de "frança". La pelle se moquait du fourgon. Ici, il n'y a pas de moquerie; rien qu'un doute. Au fond, on se sent un peu d'égale force. Le soldat canadien-français a évidemment, auprès de cette sympathique population, l'avantage sur ses camarades de langue anglaise. En traversant les villages, on n'a qu'à chanter: "Si tu veux fair' mon bonheur" pour faire accourir et applaudir tout le monde. On réserve généralement cela pour l'apparition d'une jolie fille; et il faut vous dire, en toute confiance, que je ne suis pas le dernier à entonner le refrain. De jolies filles, gn'en a, comme dirait David Lafortune, mais gn'en a pas des masses. Elles ont plus souvent la tignasse filasse, les joues flasques, les seins tombants (dès vingt ans) et les pieds longs; dans les fermes, elles ressemblent parfois aux vaches. Mais, malgré les petites gâteries dont ils sont l'objet, nos soldats restent vertueux; sans badinage, je crois qu'on trouverait difficilement des troupes plus exemplaires sur le point des moeurs. Dans la plupart des villages, après l'évacuation allemande, la population indignée coupa publiquement les cheveux (sur la tête et ailleurs) aux dames qui s'étaient amusées avec les Boches. Dans quelques autres localités on laissa - Ces dames en paix. Des bataillons anglais (je veux dire canadiens-anglais) ont ainsi en nombre considérable contracté des maladies vénériennes. Mais parmi les quatre cents Canadiens-Français du 87e, les maladies de ce genre sont presque inconnues. Ils font la lessive avec la femme, soignent les enfants, bêchent le jardin, mais, presque tous, ils respectent le foyer, même s'il a été

souillé par le Boche. On a du bonheur à signaler ce trait. Quel malheur qu'il y ait parmi eux tant d'illettrés! Je les attends après la guerre, les Saint-Pierre, les Vanier, toute cette servile jeunesse qui truquait des enquêtes avec les bons Pères Jésuites pour prouver que chez nous tout le monde sait lire et écrire! Il y a quelques jours, l'autorité militaire dans tous les bataillons demandait les noms des soldats qui ne savaient ni lire ni écrire: dans notre compagnie, sur 150 Canadiens-Français présents à ce moment-là, il y en avait 28; et encore écartai-je, par un sentiment de honte que vous comprendrez, tous ceux qui savaient seulement signer leur nom. La proportion des C.-F. du bataillon qui ne savent ni lire ni écrire dépasse 13 pour cent. Et les illettrés sont tous des garçons de vingt à trente ans! J'ai leurs noms, que je publierai au besoin. En attendant la démobilisation, on leur enseignera la lecture et l'écriture, pendant que les autres étudieront l'agriculture, les arts et métiers, le commerce, l'industrie.

Je ne sais quand nous serons en Allemagne. Les 1ère et 2e divisions y sont déjà rendues: on dit que nous irons dans quelques semaines les relever. Tavier, où est notre compagnie, est une petite commune de cinq cents habitants, groupés autour de trois grandes fermes exploitées par trois beaux-frères et appartenant aux de Mérode. J'occupe dans une de ces fermes une jolie chambre chauffée; sous ma fenêtre passe la Mehaigue aux eaux rapides et profondes, et s'ébattent des vols de canards sur lesquels je ne puis tirer, les Allemands ayant saisi toutes les munitions de chasse. Les bâtiments, établis en carré autour d'une immense cour, constituent un véritable château-fort; les murs sont percés de meurtrières, on voit encore, à la porte cochère, les pentures d'un pont-levis. Mon hôte a fait ses humanités et étudié l'agronomie à Louvain. Il a du bourgogne de choix et de bons cigares, qu'il partage libéralement. Il possède un des plus beaux chevaux de trait du monde. Il aime à causer, malgré une légère surdité. Il prononce les j comme ch, ce qui ne l'empêche pas de s'exprimer facilement. Il s'appelle Grandmoulin. Sa femme ressemble, en moins beau, à Eva LeBoutillier; mais elle a cinq pieds neuf ou dix pouces de haut et, sans trop de graisse, pèse à peu près deux cents livres. Je n'ai pas encore vu un livre dans la maison. En revanche, un hall bien meublé, qui court du devant à l'arrière, et, dans la salle à manger, un beau bronze de Liénard. Ils ont un

garçon de treize ans et une fillette de onze ans - celle-ci grande et forte comme une Canadienne de vingt et un. Ils paraissent m'aimer beaucoup. Ils m'ont même offert du lait et des oeufs tant que j'en voudrais. La terre a bien 400 acres - une bagatelle. La culture principale du pays est la betterave à sucre.

Mais me voici en train de vous décrire la Belgique agricole; et je ne vous avais pas encore dit qu'on était sorti du borinage dès avant Fleurus (victoire française des environs de 1794). Il y a tant à dire. Il y a aussi que je m'endors un peu. Offrez mes amitiés et mes meilleurs souhaits de nouvel an au docteur et à Madelon, recevez mes embrassements les plus respectueux, et croyez-moi

Votre vieil et fidèle ami,

Ol. Asselin

Samedi 21 décembre au soir.

Je recommence. D'avoir veillé trop tard, j'étais ce matin assez mal en point. Mes hôtes m'ont fait porter au lit des oeufs à la coque, du lait bouilli, du vrai beurre. Cet après-midi j'ai, pour la troisième ou quatrième fois, vidé une bouteille de bourgogne avec M. Grandmoulin - et du fameux, car apprenez qu'avant la guerre les meilleurs crus de France se buvaient en Belgique. Je suis parfois tenté de demander à M. Grandmoulin comment il s'arrangea pour conserver tant de vin, quand dans tout le nord de la France il n'y en avait plus une bouteille; mais mon estomac, hélas! fait taire ma curiosité: je bois les yeux fermés, la conscience sourde, comme un Boche. En rentrant dans ma chambre j'ai trouvé sur ma table une demi-douzaine d'oeufs frais, que M. Grandmoulin veut absolument que je gobe entre mes repas. A se traiter ainsi - quand ils en ont les moyens - les gens du pays acquièrent une vitalité extraordinaire: on s'explique, à les voir, le nombre de contes de géants qui ont pris naissance dans le Nord de la France et en Belgique (les Gehan de Douai, Jean de Nivelles, etc.) Le père du bourgmestre (celui-ci un M. Bédoré, beau-frère de M. Grandmoulin) a 78 ans. Des environs de Maubeuge, distance de 80

kilomètres (plus de 50 milles), il vient encore voir son fils à cheval et tout d'une traite. Le fils Bédoré lui-même fait cent milles par jour sans mettre pied à terre. Quant à M. Grandmoulin, il est bâti pour vivre cent cinquante ans. Et les chevaux, les boeufs, les vaches, (les vaches qu'on attelle autant que les boeufs, comme si elles avaient droit de vote), sont à proportion.

Dimanche 22 décembre après-midi.

Ce matin, après la messe, je suis allé avec M. Grandmoulin voir, dans ses terres, le champ de bataille de Ramillies. Vous vous rappelez peut-être que c'est à Ramillies que Marlborough avec ses Anglais et les Autrichiens défirent en 1706 les Français sous le maréchal de Villeroy. Chez un M. Fontaine, petit-cousin de mon hôte, on conserve un plan de la bataille dressé en 1706 même par un officier anglais. Ce plan montre entre autres choses que cette partie de la Belgique n'a pas changé depuis deux cents ans: les villages, les routes, les bois, sont les mêmes. La grange de M. Fontaine porte encore l'empreinte de deux boulets. A tout moment, on trouve encore dans la terre des reliques de la bataille: boulets, tronçons d'épée, etc. Ramillies n'est qu'à un kilomètre de Tavier, mais, sur la faible distance qui nous en sépare les souvenirs historiques abondent. Les Français, en 1914, tirèrent ici, du haut de la Tombe d'Hautremont - tumulus funéraire porté sur la carte de 1706 - leurs premiers coups de canon contre les Allemands en Belgique. Ils n'avaient apparemment qu'une pièce - un 75. Ils abattirent, sous les yeux de la population, qui comme partout à cette époque suivait avec une curiosité fort imprudente les premiers incidents de la grande guerre, bon nombre de Boches, tout en perdant eux-mêmes plusieurs hommes. Serrés de trop près, ils jugèrent prudent de retraiter, mais leur canon s'enlisa dans une prairie qui était un marais en 1706 et où une partie des troupes de Villeroy trouvèrent la mort. De l'Est, les Allemands (je parle toujours de 1914) étaient venus par la grande chaussée romaine qui, encore aujourd'hui, va d'Aix-la-Chapelle au coeur de la Belgique sans l'aide d'un seul ouvrage d'art: pont ou viaduc. Des fouilles ont permis d'établir que cette chaussée devait avoir primitivement 40 mètres (130 pieds) de large; on

n'en a malheureusement conservé que le milieu, mais dans l'argile qui la borde de chaque côté l'on trouve partout un cailloutis blanc gros comme du macadam et que les Romains, grands constructeurs, avaient, dit-on, apparemment importé d'Allemagne.

Barré, de son côté, est parti en voiture pour dîner à la fortune du pot dans un village éloigné de douze kilomètres, et répondant au nom poétique d'Anus. Il loge chez le bourgmestre, M. Bédoré, dont la ferme bâtie elle aussi en forteresse, est attenante à celle de M. Grandmoulin. C'est là qu'est le mess. Nous avons peu de chose à faire le matin, et rien à faire l'après-midi. Un peu plus de travail serait un bienfait, car, tout aimables qu'ils soient, ces grands terriens ont vite épuisé leurs sujets de conversation, et les heures passées devant les chenets en leur compagnie finissent par paraître longues. J'irai probablement cette semaine voir Namur, qui est à une vingtaine de kilomètres. C'est dans notre voisinage que les Allemands commirent en 1914 quelques-unes de leurs pires atrocités. A Tavier, près de Namur, un colonel ivre fit fusiller sur la place, pêle-mêle, plus de six cents hommes, femmes et enfants: les soldats, écoeurés, refusant de tirer ou tirant en l'air, on envoya chercher des mitrailleuses. A Ramillies même, le Boche brûla 19 maisons pour des coups de feu tirés par une avant-garde française dont il ne voulait pas reconnaître l'existence. Dans un autre village dont j'oublie le nom, un vieux notaire de 78 ans était sur le pas de sa porte; on lui demanda s'il avait le téléphone: "Oui, dit-il; aimeriez-vous à vous en servir?" Pour toute réponse, un soldat lui planta sa baïonnette dans le ventre. Il faudrait des heures pour rapporter tout ce que vous racontent des témoins oculaires, parfaitement dignes de foi. Les bandits! les bandits! Et dire qu'il y a encore des gens qui croient à leur conversion! Aujourd'hui ils sont à quatre pattes devant les troupes alliées. Espérons que le Congrès de la Paix verra à les laisser dans cette posture.

Nous recevons depuis quelques jours, d'un comité de dames patronnesses du 87e, des quantités considérables de cadeaux. Je puis vous assurer que, contrairement à ce qui se passait trop souvent au 22e, tout sera bien distribué. Le colonel a en outre fait acheter de la dinde pour

la Noël. La plus grande difficulté que nous éprouvons à donner aux soldats un bon dîner vient de l'exiguïté des locaux disponibles, du manque de tables, de bancs et de vaisselle: il n'y a jamais grand'chose dans un village de cinq cents habitants, mais à l'heure actuelle chaque maison n'a plus que le strict nécessaire.

Je m'entends assez bien avec Barré. Il est toujours content; je le suis rarement; mais, la guerre étant finie, je ne vois pas pourquoi je continuerais à me faire du mauvais sang. Ce n'est pas qu'il soit paresseux: il montrera au contraire beaucoup d'activité. Il a aussi un talent d'organisation qui souvent lui épargne beaucoup de travail. Mais autant essayer de remuer l'Hymalaya, que de vouloir lui faire prendre en matière disciplinaire une action énergique. Après des semaines d'efforts, en son absence, j'avais réussi à faire comprendre à la plupart de nos soldats la nécessité de se laver et de s'épouiller, afin de ne pas infester de vermine les civils qui les accueillent d'un si bon coeur. J'avais dû menacer: il n'a pas donné suite à mes menaces, et les soldats continuent, par exemple, à jeter leurs sous-vêtements sales, ce qui fait qu'ils ne peuvent ôter, pour les faire lessiver, leurs vêtements de dessus, et qu'ils sont littéralement mangés des poux. Par contre, il a, à ma connaissance, donné des preuves d'un rare courage moral. Un soir, dans un restaurant de Brighton, en présence de Deserres qui m'a relaté le fait, il envoya par un garçon, à deux officiers anglais, ou Canadiens-Anglais, qu'il avait entendus dénigrer les Canadiens-Français, l'ordre de rester découverts dans la salle à manger. Il défend en toute circonstance ses compatriotes. Je me rappelle l'avoir vu, dans une affaire très délicate, à Montréal, tenir tête à cette méchante bête de général Wilson, qui voulait l'intimider. Ajoutons qu'il pardonne bien les injures.

Vous apprendrez peut-être dans quelques jours du gros nouveau à mon sujet. Ne cherchez pas à deviner: vous ne le sauriez jamais.

Amicalement

Ol. Assel.